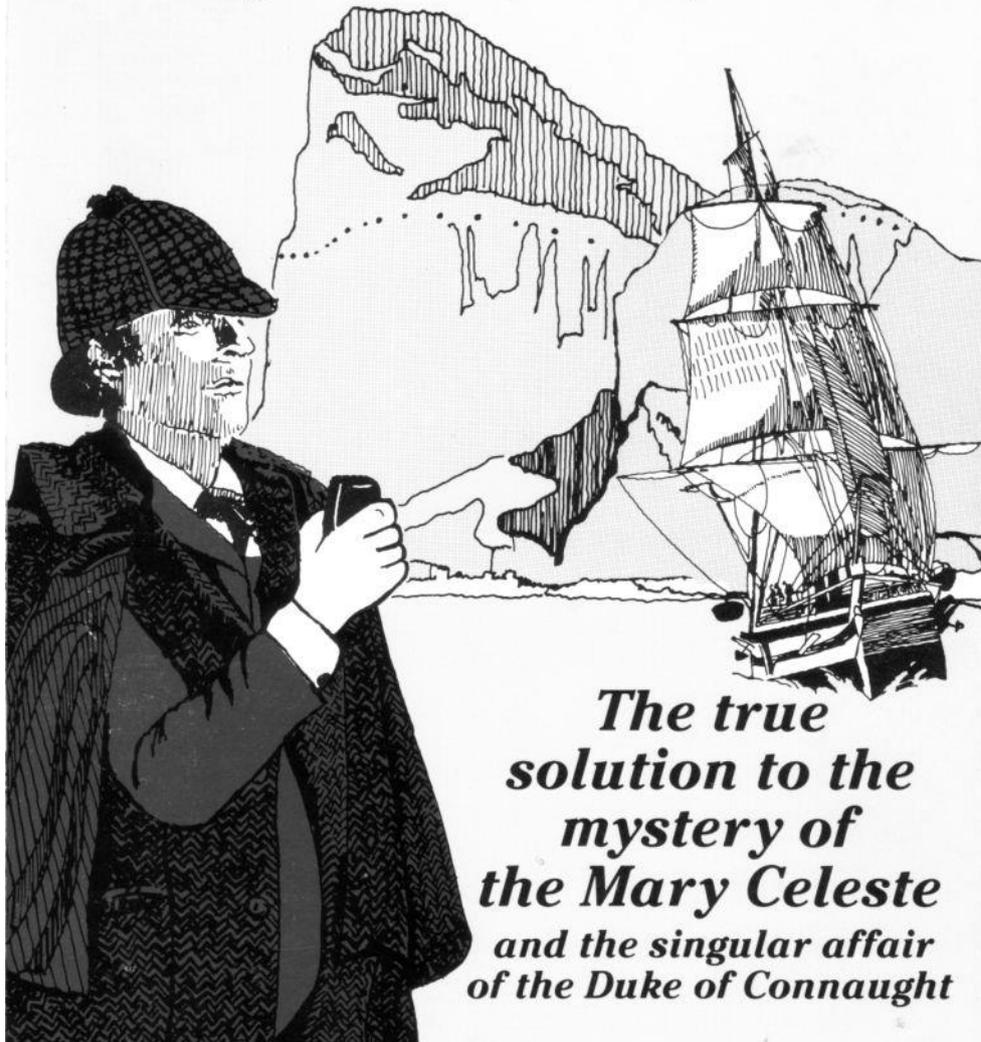


# Sherlock Holmes in Gibraltar

*by Sam Benady*



*The true  
solution to the  
mystery of  
the Mary Celeste  
and the singular affair  
of the Duke of Connaught*

# **SHERLOCK HOLMES A GIBRALTAR**

**d'après le texte original de Sam Benady**

**TRADUIT et ADAPTE PAR JEAN-PAUL CABOT**

## NOTE DE L'AUTEUR

Les documents suivants sont tombés entre mes mains, il y a peu d'années au milieu d'un grand paquet de lettres dont je fais la collection, principalement pour leur intérêt philatélique. Ceux-ci me provenaient d'une dame âgée dont le grand-père fut docteur en physique à Gibraltar.

L'enveloppe en question qui contenait plusieurs feuillets, était adressée au grand-père lui-même et me paraissait peu intéressante dans le cadre de ma collection.

C'est tout récemment que je la retirai du fond d'un tiroir et en l'examinant mieux, je remarquai pour la première fois une inscription au crayon légèrement effacée : "*de la part de mon ancien ami et disciple appliqué, le Dr J.H. Watson M.D.*".

Ma curiosité s'aviva et je retirai le contenu de l'enveloppe pour en commencer la lecture. Ce sont ces mêmes pages qui sont imprimées ci-joint.

Fortuitement, et ce type de coïncidences nous arrive parfois, je tombai, la semaine de ma découverte, sur un article du "*British Medical Journal*" imaginant les causes possibles de l'abandon en pleine mer de la Marie-Céleste ! <sup>(1)</sup>

Quelques recherches me confirmèrent que le grand-père de ma vieille Lady avait réellement séjourné à Barts où le Dr Watson fut élève. Les dates de séjour des deux personnages étaient parfaitement compatibles.

Bien des détails du document tels que les marques sur la ligne de flottaison du navire, l'épée dans la cabine du capitaine et le récit du capitaine Winchester <sup>(2)</sup> à Gibraltar s'avéraient authentiques.

Et au delà de ces preuves de l'authenticité de mon document, la simple retrouvaille de deux anciens de Barts après de longues années de séparation émaillée d'autant de détails, ajoutait foi à la crédibilité du premier récit.

La seconde partie de la lettre fut plus difficile à vérifier.

Le Duc dont il était question était probablement le Duc de Connaught, mais il reste peu de traces de son passage à Gibraltar et aucune archive ne mentionne son enlèvement.

La discrétion n'étant plus de rigueur sur ces sujets de nos jours, du moins en ce qui concerne les personnalités de la famille royale, je me permets de livrer ces pages à votre curiosité.

(1) J.M. Dunlop, "Mary-Celeste", Br Med J 1987 n° 1036

(2) Rapport de la Chambre des Vices-amiraux de Gibraltar" 1872 ( R Furneaux : "Ce qu'il advint à bord de la Mary-Celeste" Londres - Parrish 1964)

# **Sherlock Holmes à Gibraltar**

## **PREMIERE PARTIE**

### **LA BRIGANTINE ABANDONNEE**

**d'après le texte original de Sam Benady**

**ADAPTE PAR JEAN-PAUL CABOT, Quincaillier**



## I

"Et oui, Watson, dit Mr Sherlock Holmes en relevant sa tête de son grand registre de références, dans lequel il s'était lancé à faire du classement. La mer est incroyablement mystérieuse et terrible.

- Tellement mystérieuse, répliquai-je distraitemment et subitement je me rendis compte qu'une fois de plus, Holmes avait touché au plus profond de mes actuelles pensées.

- Holmes, m'étranglai-je, Comment avez-vous pu savoir où en étaient mes réflexions ? Je n'ai pas dit un seul mot depuis trente minutes au moins !

Il me dévisagea goguenard :

Exact ! Vous n'avez pas parlé. Mais vous m'avez communiqué vos pensées aussi clairement que si vous les aviez hurlées sur les toits.

- C'en est trop, m'exclamai-je. Il est temps de vous expliquer.

- A la seule condition que vous vous me promettiez de ne pas dire "Comme c'était facile !" lorsque vous m'aurez entendu.

- Accordé !

- Bien. Lorsque vous avez pénétré dans la pièce, commença-t-il, vous aviez avec vous un exemplaire du "Strand Magazine" dont la couverture représente un navire à voiles - une brigantine, si je ne m'abuse. Vous vous êtes alors assis dans votre fauteuil et avez commencé votre lecture.

En quelques minutes, des mouvements de perplexité suivi de dépit se sont peints sur votre figure.

Vous avez rejeté votre journal et avez fixé votre regard sur la gravure du Clipper Théier qui est suspendue au mur.

Vous avez alors entrepris de rechercher dans notre bibliothèque d'archives le volume de vos récits qui relate en particulier les aventures du Gloria Scott, puis vous vous êtes reporté sur le titre de Peter le Noir, lié aussi à une expédition maritime.

Vous avez consulté ces ouvrages un bon moment puis vous avez regagné votre fauteuil où, une fois assis, vous avez adopté une expression de mélancolie jusqu'à ce que je m'aventure à perturber vos pensées avec ma remarque dénuée de profondeur qui m'a permis de vérifier le trajet de vos idées trahi si implicitement par votre physionomie et vos gestes.

- Ah, comme c'était évident !, laissai-je échapper dans un souffle et instantanément nous partîmes tous deux d'un rire bruyant.

-Holmes, dis-je en lui faisant passer ma revue, avez vous connu un problème aussi mystérieux et impénétrable que celui qui est décrit dans ces pages ?

Il ouvrit le magazine et jeta un œil à l'article en question.

- "*Un problème insoluble*". Je constate qu'ils ont égratigné le nom du navire, comme d'habitude, et il n'y a aucun doute pour qu'ils aient reproduit toutes les erreurs et autres absurdités que l'on ait pu perpétrer à ce sujet depuis des années, ainsi, ce genre d'écrivains tels que Boyle, ou Doyle.

- Vous connaissiez cette histoire, alors ?

- J'en ai un excellent souvenir. Voyons ce qu'il en est dans mon livre de références.

Il ouvrit son registre et parcourut fébrilement l'index.

"Musgrave, le rituel, ça c'était un cas tragique et mystérieux, Moriarty, un maximum de références, celui-ci, Mazarin (la pierre), Merton le pugiliste, c'est dans la même affaire ces deux-là, Matilda Briggs, une autre aventure en mer, Watson. Margolis l'étrangleur. Ah ! Voici ! Mary-Celeste.

Il saisit le volume correspondant, feuilleta quelques pages et me le tendit.

Je me plongeai dans la consultation de divers courts articles découpés et collés sur les pages qu'il m'avait indiquées. La plupart étaient tirés de journaux anglais ou américains, il y en avait plusieurs du "*Gibraltar Chronicle*" et quelques coupures de revues espagnoles et portugaises.

- Les faits réels sont sûrement plus prosaïques, remarquai-je mais le problème semble difficile à résoudre.

Une pensée me traversa l'esprit.

Holmes, continuai-je, vous seriez sûrement capable de résoudre cette énigme qui a intrigué le monde entier depuis des années, en appliquant vos méthodes fondées sur la déduction et le raisonnement.

- Vous surestimez mes pouvoirs, Watson, dit Sherlock Holmes avec amusement. Mais le compliment semblait l'avoir flatté. Je ne pense pas pouvoir conclure une solution correcte en raisonnant simplement sur les faits disponibles dans ces fichiers.

Balayant mes protestations, il sombra dans un profond silence pendant quelques minutes. Puis une lueur d'amusement éclaira ses yeux profonds.

- Et bien Watson, pourquoi ne tenteriez-vous pas vous-même de formuler une hypothèse qui cadrerait avec cet événement ?

Après tout, nous travaillons ensemble depuis des années, suffisamment de temps pour que vous ayez intégré les principes de logique déductive que vous décrivez avec autant de verve.

- Je relève le défi ! m'écriai-je promptement. Puis décelant quelque ironie facile dans le ton de sa proposition, j'ajoutai :

Nous verrons bien demain si je ne peux vous présenter une explication logique sur ce qui est arrivé à la Marie-Celeste.

Sur ce je regagnai ma chambre, emportant avec moi le fameux livre de références.

- Nous verrons bien" me salua Sherlock Holmes pensif.

## II

Le matin suivant, je me levai plutôt tard après une longue nuit agitée. Le soleil pâle de décembre filtrait à travers les rideaux de notre appartement de Baker Street.

Holmes était déjà attablé pour le petit-déjeuner. Il se tourna vers moi lorsque j'entrai.

Une belle journée, Watson, lança -t-il cordialement. Avez-vous fait des progrès avec votre petit problème intellectuel ?

- Parfaitement, dis-je froidement en le rejoignant à table, et je vous en donnerai un aperçu complet dès que j'aurai déjeuné.

Un peu plus tard, nous nous installions dans nos fauteuils et je me délectai des regards impatients dont Holmes me gratifiait.

Je pris le temps d'arranger mes pages face à moi.

La première chose à faire, dis-je - je me devais de commencer par une phrase importante -, est de mettre en ordre les faits relevés :

La Mary-Celeste a quitté New-York le 7 novembre 1872 avec une cargaison de vins spiritueux de Gènes. Son capitaine était Benjamin S. Briggs ; il était accompagné d sa femme et de son enfant. L'équipage se composait de huit marins. La brigantine fut signalée par la Dei Gratia le 5 décembre, dérivant et abandonnée à 400 miles à l'est des Açores ; elle fut abordée et ramenée à Gibraltar par une partie de l'équipage de ce dernier navire. Ainsi que le conclut la Chambre de la Vice-Amirauté de Gibraltar, le bateau était en état de naviguer bien qu'il présentât les signes d'un abandon précipité. Il n'y avait aucun signe de violences à bord.

Holmes se recroquevilla dans son fauteuil :

- N'a-t-on pas retrouvé une épée dans la cabine du capitaine ? questionna-t-il.

- Bien sûr, mais elle se trouvait dans son fourreau et l'analyse de la lame ne décela aucune trace de sang. C'était une arme italienne avec une croix de Savoie sur le pommeau et l'on pensa qu'elle était un souvenir de voyage appartenant au Capitaine Briggs.

- Veuillez poursuivre votre exposé.

- La dernière ligne du livre de bord datait du 25 novembre et donnait comme position six miles au nord de l'île de Santa Maria aux Açores. La chaloupe manquait et tous les signes démontraient que le bateau avait été abandonné à la hâte. Il n'y avait aucun indice quant à la raison de ce départ et aucune trace ni de la chaloupe ni des matelots ne fut recueillie.

- Il me semble me souvenir qu'il y avait d'étranges marques sur la coque.

- Je ne peux les expliquer, admis-je. De part et d'autre de l'avant, une rayure symétrique rasait la ligne d'eau. Cela pourrait avoir été fait en heurtant des rochers lors d'un échouage aux Açores... Mais les aspects de l'entaille étaient si réguliers qu'on pourrait penser qu'elle a été faite avec un instrument plus tranchant.

- Quelle est donc votre solution pour ce mystère ?

Je me redressai sur mes accoudoirs. Je pense que nous pouvons éliminer la théorie incriminant des pirates qui auraient massacré l'équipage ; l'Atlantique en est débarrassé depuis plus d'un siècle. La mutinerie des marins ou leur meurtre par ceux du *Deo Gratias* furent des théories mises en avant par l'avocat de l'amirauté de Gibraltar et sont peu crédibles. Dans tous ces cas des signes de désordre et des traces de combat auraient été retrouvées à bord. Je suis bien placé pour repousser également la théorie d'un monstre marin qui aurait surgi des profondeurs pour dévorer l'équipage.

- Vraiment ? dit Sherlock Holmes avant de sourire.

Piqué au vif, je poursuivis : La dernière possibilité serait que le navire ait été volontairement abandonné en raison d'un danger à son bord et que la chaloupe utilisée ait chaviré, engloutissant équipage et passagers. Mais la *Marie-Celeste* était apte à naviguer lorsqu'on l'a retrouvée bien qu'une tempête ait légèrement endommagé les gréements et les voiles. Je ne pense pas qu'un capitaine expérimenté ainsi qu'était décrit le capitaine Briggs aurait confié aux dangers de l'Océan Atlantique autant de vies dans une faible barque.

- Vous venez d'éliminer votre dernière possibilité, mon cher Watson, me fit remarquer Holmes.

- Pas tout à fait, répliquai-je triomphalement.

La mer n'est pas la seule source de dangers pour les personnes à bord d'un navire. Un problème peut être survenu à bord qui présente des risques tels qu'un capitaine ne trouve d'autre alternative pour préserver la vie de sa famille et de son équipage, que d'affronter la fureur des vagues.

On peut suggérer qu'une émanation d'alcool présentant des risques d'explosion dans la cargaison ait contraint le capitaine d'éloigner toute vie, avec l'intention de regagner le bord après dissipation. Et sur ce, la *Marie-Celeste* attirée par un courant les abandonne à leur destin.

Mais cette version n'est pas votre solution préférée, j'imagine ?

- Absolument pas ! dis-je. Tout d'abord, les vapeurs des vins spiritueux sont trop faibles pour faire encourir un danger d'explosion. Et ensuite je ne peux pas imaginer que le capitaine n'ait pris aucune précaution pour arrimer, même à distance, la chaloupe au navire.

La véritable solution m'a été suggérée par une remarque que vous aviez faites lors de l'affaire du pur-sang *Flamme d'Argent*, à savoir que ce n'est pas la présence mais l'absence de certaines choses qui doit être significative.

Holmes frappa dans ses mains en guise d'approbation.

- Excellent ! Watson, excellent ! s'écria-t-il. Je constate que vous avez observé mes méthodes, même quand vous les transformez à la manière sensationnelle pour votre public. Je crois que vous avez bon espoir maintenant.

Rasséréiné par ces encouragements, je poursuivis :

- Ceux qui ont abordé le navire abandonné ont fourni d'amples détails de ce qu'ils avaient trouvé. Mais nulle part, il n'est fait mention d'un animal à bord. Or il y a peu de vaisseaux qui appareillent sans la présence à bord d'un ou plusieurs chats (éventuellement pour chasser les rats) quand ce n'est pas un chien pour surveiller le bateau lorsqu'il est à quai.

- Ces animaux pourraient avoir été emportés par l'équipage.

- Mais la *Marie-Celeste* a été abandonnée si rapidement qu'aucun des effets personnels

n'a été pris. Les marins n'auraient pas eu le temps de courir après les animaux jusqu'au fond de la cale.

- Non, Holmes, l'explication est plus sinistre. Je pense que les animaux en question ont été infectés par la rage ou une hydrophobie et cela a tellement épouvanté les hommes que la panique a gagné le bateau. La maladie progressant les animaux enragés furent jetés par dessus bord avant l'abandon d'un espace insalubre à moins qu'ils ne s'y soient précipités après la désertion des humains. Et le mystère est resté insoluble jusqu'à présent. ajoutai-je avec fierté.

- Fabuleux ! Watson, vous vous êtes surpassé, s'écria Holmes avec un large sourire.

- Vous êtes d'accord avec moi que j'ai résolu cet imbroglio de l'Histoire des Mers ?

- Bien sûr que non ! Mais votre hypothèse est ingénieuse et n'est pas complètement dépourvue de raisonnement logique.

Quelque peu désemparé, je crus devoir insister :

- Comment pouvez-vous affirmer maintenant que mon idée n'est pas la solution ?

- Pour quatre raisons, au moins.

- Quatre ! m'écriai-je blessé, allez-y Holmes, je ne peux pas croire que vous ayez trouvé autant de failles dans ma théorie. Faites-les moi entendre !

Et bien, reprit Holmes paresseusement, *primo*, je ne peux pas imaginer qu'une équipe d'hommes solides, de marins expérimentés, habitués à faire face aux dangers de la mer, cèdent à la panique devant des animaux enragés, plutôt que de se saisir de couteaux de poix pour exterminer les créatures malades. *Secundo*, s'ils avaient décidé de filer, ce qui suppose non seulement lâcheté, mais aussi bêtise, ils ne se seraient pas exposés en pleine mer sans labourer le navire pour mettre la main sur toutes les armes et les vivres qui leur auraient été nécessaires à se défendre ou subsister. *Tertio*, même en supposant qu'il y eut à bord plusieurs animaux enragés, pour justifier cette improbable panique, ils n'auraient pas manqué dans leur frénésie de laisser un désordre certain sur le pont ou ailleurs.

Il s'interrompit quelques secondes. J'en profitai pour revenir à la charge.

- Et votre quatrième raison ? Holmes ! Quelle est la quatrième raison ? Les trois premières rendent ma solution improbable mais pas impossible.

- Ma quatrième raison sera la plus convaincante. Bien que cela ne rentre pas dans le cadre de vos conjectures ou de vos raisonnements, il est un fait que je dois me résoudre à dévoiler.

- Je vous en prie.

- Mon cher Watson, j'étais à bord de la Marie-Celeste lors de ce voyage fatidique.

Je le dévisageai, incrédule.

- Holmes, mais c'est impossible, vous étiez bien trop jeune !

- Bien sûr, j'étais jeune, admit-il. mais pas si jeune. Je vais vous raconter ce qui s'est vraiment passé, mais à la seule condition que cela reste strictement confidentiel entre nous tant que vivront encore certains des personnages que je vais évoquer.

- Vous pouvez compter sur moi, dis-je avec conviction.

### L'aventure du Muguet d'Aoste

Holmes souleva sa pipe et saisissant la babouche persane sur la cheminée commença à la remplir de chevelures brunes.

Il regagna son fauteuil et l'allumant, laissa passer quelques minutes à la savourer songeusement. Je bouillais d'impatience d'entendre son histoire mais je jugeai préférable de ne pas interrompre sa rêverie.

Enfin, il rompit le silence.

" Je vous ai rarement parlé de mes jeunes années, Watson. Il est possible que vous ignoriez qu'à la fin de ma scolarité, avant d'entrer à Cambridge, j'ai passé une année à l'étranger. Je m'étais déjà décidé à consacrer ma vie aux études des affaires criminelles et j'avais pensé que je pourrai tirer bénéfice d'une période d'apprentissage dans les rangs d'une organisation réputée comme la meilleure agence de détectives du monde.

- Vous voulez dire...

- L'Agence Pinkerton, Watson, parfaitement. Je dois avouer que je fus plutôt déçu ; nos cousins américains ont un sérieux manque d'imagination, autant les détectives que les criminels.

Mais poursuivons mon histoire.

Mon frère Mycroft qui avait déjà tissé son réseau de relations politiques à travers le monde, m'avait recommandé auprès de l'Agence et j'embarquai pour New-York au début de l'année 72.

Quelques mois à l'Agence m'ont convaincu que je n'avais plus rien à apprendre de l'art de la détection scientifique et j'aurais déjà regagné l'Angleterre si je n'avais pas été fasciné par l'énergie et la vie trépidante des New-Yorkais. Quoiqu'il en soit, je commençai sérieusement à m'ennuyer lorsqu'un matin, un jeune homme au teint basané fit irruption dans le bureau. Il s'immobilisa dans l'ouverture de la porte et se tourna vers moi avec étonnement.

- Sherlock, est-ce bien toi ?, s'écria-t-il.

Je ne le reconnus pas au premier abord, mais en supprimant mentalement sa moustache envahissante, c'était Luca d'Este, un Italien de noble extraction qui avait été mon compagnon à l'école.

-Luca, m'exclamai-je, lui saisissant chaleureusement la main, qu'est-ce qui t'amène donc ici à des miles du soleil de la Méditerranée que tu avais juré de ne plus jamais quitter ?

- Tu comprendras alors qu'il a fallu des circonstances exceptionnelles pour m'amener à quitter l'Europe. Il s'agit d'une affaire d'honneur, l'honneur de la famille, ... et l'honneur d'une dame.

Jugeant de son état de surexcitation, et sur son insistance à m'entretenir en particulier, je le conduisis dans un petit bureau reculé et l'invitai à s'asseoir.

Il démarra aussitôt son récit.

Tu n'ignores pas Sherlock, que je suis un parent proche du roi d'Italie. Il y a deux ans, son fils, Amadeo de Savoie, Duc d'Aoste fut désigné par le Parlement espagnol pour

siéger sur le trône d'Espagne. J'avais déjà voyagé dans ce dernier pays avec mon cousin, parmi sa suite. Voyageait également avec nous, en tant que femme de chambre de la Reine Maria-Victoria, une beauté de seize ans qui était surnommée le Muguet d'Aoste et dont le nom est Bianca Bernini.

Si tu t'es tenu au courant des affaires d'Espagne durant l'année dernière, tu dois savoir que le règne d'Amadeo n'est pas facile. Ignoré et méprisé par la société madrilène, son gouvernement sous la menace permanente des Carlistes et des Républicains, il s'est vite découragé et a abandonné tous ses espoirs d'améliorer et de moderniser l'Espagne par le biais d'une constitution monarchique populaire. Il s'est réfugié graduellement dans sa Cour strictement italienne. Il jeta son dévolu sur Bianca et devint fou amoureux d'elle jusqu'à ce que la jeune fille terrifiée par ses avances, vertueuse, et loyale à la Reine, décide de s'enfuir du palais.

Si elle avait seulement pu me faire confiance, gémit Luca. Elle n'a pas été revue depuis lors.

- Comment as-tu été informé de sa fuite ? lui demandai-je.

- Dès que sa disparition fut connue, le Roi me fit demander et me confia ce qui s'était passé. Nous nous sommes alors disputés violemment.

- Tu étais donc toi aussi épris de la jeune fille ? hasardai-je.

Ses yeux noirs s'allumèrent.

- Comment peux-tu le savoir ?

- On ne peut pas se mettre en colère dans le cabinet d'un roi, même en étant son cousin, à moindre raison, observai-je ironiquement. Continue donc.

- Il me pria, invoquant l'honneur de la famille, et bien sûr en raison de l'attention identique que nous portions à Bianca, avec des marques de regret sur son comportement passé, il me pria donc de m'unir à ses efforts pour la retrouver et la mettre hors de danger.

- Et comment en es-tu arrivé à rejoindre New-York ?

Madrid étant un vrai nid d'espions doublé d'un ramassis de bavards, je finis par apprendre que Bianca avait été enlevée par une faction de Républicains. Leurs projets étaient soit d'exiger une rançon soit de rendre public la conduite du Roi afin de le discréditer, lui et tout le système monarchique aux yeux des Espagnols. Se doutant que j'avais retrouvé leurs traces, ils se déplacèrent à Vigo, puis embarquèrent pour New-York où s'était déjà formé un groupe d'émigrés Républicains.

La piste étant chaude, je les suivis. Je viens de découvrir où Bianca est retenue sous bonne garde. C'est un appartement tout près d'ici.

- Si je comprends bien, tu as fait le travail tout seul. Il ne nous reste plus qu'à alerter l'excellente Police new-yorkaise pour libérer ta bien-aimée.

- Mais c'est là que c'est impossible. reprit Luca. Premièrement, la vie de Bianca ne doit pas être mise en danger. Ces hommes sont à bout de souffle et sont prêts au meurtre dans l'éventualité de la capture.

- Et deuxièmement, il ne faut pas que l'histoire de la capture et de la libération parvienne aux oreilles de la presse américaine, avançai-je. Cela pourrait gêner les affaires politiques de ton cousin. C'est pourquoi le concours d'une agence privée serait une meilleure garantie de discrétion et peut-être aussi d'efficacité. Et bien nous allons devoir user d'un subterfuge.

- Tu m'aiderais toi-même ? C'est vrai qu'il serait encore plus discret de tenir cette agence

à l'écart.

- Voyons ce que nous allons pouvoir faire, conclus-je.

Luca m'informa qu'il avait découvert la maison dans laquelle Bianca était séquestrée. C'était un appartement au deuxième étage gardé en permanence par trois hommes au moins. Il les avait remarqués entrant ou sortant et c'était avec grande peine, pour ménager la sécurité de la jeune dame, qu'il s'était retenu de se ruer dans l'appartement en force.

Mon plan était simple. Cette nuit-là, nous nous approchions de l'immeuble, et après s'être introduits dans le hall à l'aide d'un passe et avoir gravi les étages, nous retrouvions devant la porte de l'appartement. On pouvait entendre des voix qui murmuraient à l'intérieur.

Je m'agenouillai et disposai un petit tas de papiers et cartons que j'avais apportés sur le pas de la porte et aussitôt les enflammai. J'attendis quelques instant, le temps que la fumée se glisse sous la porte puis m'appliquant de mon meilleur accent yankee et sur un ton hystérique je criai : "Au feu ! l'immeuble brûle, au feu !". Les voix à l'intérieur s'animèrent. Nous nous tenions, Luca et moi de part et d'autre de leur seule issue, armés de solides gourdins. La porte s'ouvrit brusquement et les trois hommes se précipitèrent. La matraque de Luca s'abattit sur la tête de l'un d'eux et il s'écroula sur le sol sans bruit. Les deux suivants étaient encombrés, traînant une silhouette enveloppée d'un drap. Ce ne pouvait être que le corps de la jeune fille droguée. Avant qu'ils aient eu le temps de se défendre, nous étions sur eux et les envoyions sur le tapis. Après s'être assurés qu'il s'agissait bien de Bianca et qu'elle respirait, nous l'avons transportée dans un fiacre qui nous attendait dehors.

Le problème suivant était de ramener en Europe Luca et Bianca sans attirer l'attention de ses ravisseurs, ou de la Presse. Luca admit qu'il serait préférable de rejoindre l'Italie et de rendre Bianca à sa famille. Un retour en Espagne ne ferait que l'exposer à de nouveaux dangers. Je confiai mon ami et la jeune femme aux soins de ma logeuse irlandaise et entrepris de me rendre sur la côte dès le lever du jour. Je m'assurai de la présence à quai d'un cargo, la brigantine Mary-Celeste qui devait appareiller pour Gènes dans deux jours.

Je repoussai l'idée de prendre le vapeur pour Lisbonne qui partait ce jour-là, à la fois pour éviter de rejoindre la péninsule ibérique, ainsi que nous l'avions décidé, mais aussi car j'étais persuadé que le gang se précipiterait en premier lieu pour intercepter cette opportunité évidente pour nous de quitter New-York. Je montai cependant à bord de ce vapeur et confiai au capitaine un message à remettre aux autorités espagnoles lors de son arrivée à Lisbonne.

Je me mis ensuite à la recherche du capitaine de la Mary-Celeste.

Je trouvai le capitaine Briggs dans une maison des environs, logeant là avec sa femme et son enfant. Je lui expliquai sans détours la situation et lui proposai une participation généreuse.

- Oh, Ben, s'exclama son épouse, nous devons venir en aide à ce jeune couple. Je serai contrariée qu'il puisse leur arriver quoi que ce soit sans notre secours.

Son mari qui semblait hésiter se déterminait à ces paroles et l'affaire fut conclue.

- Dites, monsieur, ajouta Mme Briggs, pourquoi vos amis ne viendraient-ils pas ici, en attendant le départ ? Ils seraient plus en sécurité avec moi que seuls ?

Je ne partageai pas vraiment son point de vue, redoutant que nos poursuivants

n'explorent le port à la recherche de mes compagnons. Sur son insistance, j'acceptai finalement de conduire les deux passagers chez Mme Briggs à la faveur de l'obscurité de la nuit suivante. Ainsi, ils ne leur resterait plus qu'à embarquer au petit matin, avant l'appareillage .

Briggs m'invita à l'accompagner jusqu'au navire où je fis la connaissance de l'équipage, de solides marins dévoués à leur capitaine. Je fus impressionné en particulier par le matelot Richardson, dont le capitaine me vanta le grand courage et l'honnêteté.

De retour chez ma logeuse, je trouvai Bianca en excellent état. Alors qu'elle tentait de me remercier avec gentillesse, je découvrai pour la première fois, la qualité de sa grâce et de ses manières. Elle avait un teint blanc sans défaut et des yeux gris clairs si communs au nord de l'Italie, mais associés à une beauté comme je n'en avais jamais rencontré auparavant. Une chevelure noire, souple et soyeuse et un visage détendu complétait cette harmonie. Lorsqu'elle se rendit compte de mon admiration, elle baissa les yeux et la couleur qui envahit ses joues ajouta une dimension nouvelle à sa beauté.

Avec l'aide de Luca, elle me décrit comment elle avait été enlevée alors qu'elle s'enfuyait du palais, puis retenue dans une maison à Madrid, amenée à Vigo, et embarquée avec ses ravisseurs jusqu'à New-York. Ils n'avaient à aucun moment profité de sa faiblesse et espéraient la forcer à discréditer publiquement le roi, ce qu'elle avait toujours refusé de faire.

Les perpétuelles menaces qu'elle avait reçues associées à sa détention prolongée et aux nombreuses drogues qu'on lui avait fait absorber pour prévenir toute tentative d'évasion avaient sans doute accentué sa pâleur naturelle.

La nuit suivante, un cabriolet nous amena à la maison du capitaine. Alors que nous approchions de chez lui, je remarquai trois individus piétinant de l'autre côté de la rue. Il semblait évident que la maison avait été déjà repérée et il fallait changer nos projets. Alors que la voiture s'arrêtait, j'indiquai au cocher de conduire jusqu'à l'arrière du bâtiment et de nous attendre après que nous soyons descendus. Nous entrâmes chez Briggs et l'avertîmes de la menace.

- Je ne risque rien ici ! dit-il en riant.

Je n'avais pas le temps de le convaincre. Nous nous précipitâmes à l'arrière de la maison qui heureusement n'offrait aucune visibilité et j'ordonnai au cocher de nous amener au plus vite à la Mary-Celeste où nous embarquâmes. Le matelot me reconnut avec surprise, nous souhaita le bienvenue et installa Bianca dans la cabine du capitaine qu'elle devait partager avec Mme Briggs et son enfant.

J'expliquai à Richardson ce qui était arrivé et l'informai de ma crainte que le capitaine et sa famille soient exposés à un danger imminent.

Luca se posta avec une lourde épée à la porte de la cabine tandis que Richardson et moi-même retournions en hâte chez le capitaine. Les trois sbires n'étaient plus là.

Sur un mauvais pressentiment nous pénétrâmes dans la maison. La porte de la chambre principale était ouverte et à la lueur d'un feu qui avait pris aux rideaux nous constatâmes avec horreur que le capitaine et sa femme avaient été sauvagement assassinés dans leur lit. Le bois sec d'une cloison gagnée par les flammes s'abattit dans la pièce qui en peu de temps se transforma en gigantesque brasier. Nous allions nous enfuir lorsque Richardson perçut un cri venant du berceau qui s'adossait au mur de la chambre de notre côté.

- Sophia ! hurla-t-il, et se précipitant, il arracha l'enfant à son lit que le feu commençait

à atteindre et me rejoignit à l'extérieur. Arrivés au coin de la rue, en me retournant, je constatai que l'immeuble entier était la proie des flammes et que rien ne pourrait plus être tenté pour ses habitants.

Avant de monter à bord, je m'assurai d'un regard que les agresseurs ne nous avaient pas suivis et supposai aisément que les meurtriers étaient persuadés d'avoir tué Luca et Bianca dans la chambre obscure et le crime maquillé par l'incendie ne pouvait manquer de faire notre jeu.

Nous tîmes un conseil de guerre. Bianca prit dans ses bras l'enfant apeuré et s'efforça d'apaiser ses larmes. Richardson, ayant entendu notre récit proposa de ne pas modifier l'ordre des choses et d'appareiller comme prévu. Pour les mêmes raisons que précédemment, souhaitant éviter la mise au grand jour de cet horrible forfait et de notre discrète aventure je l'approuvai.

- Mais que ferons nous de l'enfant ? interrogea Luca.

Une lueur traversa les yeux de Bianca :

- C'est à cause de moi que ses parents sont morts. dit-elle fermement. Elle restera avec moi et je lui offrirai un autre vie.

- J'y souscrit sans réserve pour ma part, ajouta Luca en lui prenant la main.

Elle tourna les yeux dans sa direction et son visage s'éclaira d'un sourire qui en disait plus long que tous les mots du monde.

Sherlock Holmes interrompit son récit, et se mit à tirer pensivement sur sa pipe.

- Si je pouvais émettre une déduction, présentement, Holmes, intervins-je malicieusement, je suggérerai que votre description de la jeune Bianca indique à quel point vous aussi, étiez attiré par elle.

- Vous devez vous souvenir que j'étais très jeune, répliqua Holmes avec aigreur, et dans tous les cas les différences entre nous...

- Vous voulez parler de son extraction ?

- Non Watson, simplement parce qu'elle m'était inférieure intellectuellement. Mais laissez-moi poursuivre mon récit.

### L'invention de Don Narcisso Monturiol

La Mary-Celeste appareilla avec la marée du matin. Les deux semaines qui suivirent se déroulèrent sans événements particuliers, si la traversée de l'Atlantique en hiver peut-être considérée comme étant peu digne d'intérêt. Bianca et la jeune Sophia devinrent des amies inséparables et le pont du navire résonna fréquemment de leur éclats de rire. Bien que je ne fus pas complètement rassuré, aucun signe de poursuite n'alimentait mes inquiétudes. Il me semblait que nos adversaires ne s'en tiendraient pas à notre subterfuge et ne tarderaient pas à trouver une occasion de nous rejoindre et je passai de longues heures sur le pont à scruter l'horizon avec une longue-vue.

Le premier signe échappa à ma propre vigilance. Alors que nous approchions de l'île de Santa Maria qui se trouve à l'extrême sud des Açores, Quelqu'un poussa un cri depuis l'autre bord. C'était Bianca.

- Un monstre ! Un monstre surgit de la mer !

- J'accourus à ses côtés. Une énorme masse grise se frayait entre les vagues - votre monstre hypothétique, Watson.- Alors que la forme s'élargissait hors de l'eau à quelques pieds de nous, je constatai qu'il ne s'agissait pas d'un monstre marin mais d'une construction de la main de l'homme. Sans aucun doute, c'était un vaisseau sous-marin tel qu'on en construit maintenant dans tous les chantiers navals du monde, mais à cette époque, autant que je sache, c'était un rêve fou.

Etait-il ami ou agresseur ? Nous ne tardâmes pas à l'apprendre.

Avec un claquement de ferraille, un hublot de fer sur la coque bombée qui recouvrait l'engin se souleva et une tête barbue émergea du puits.

- Es la brigantina Mary-Celeste ? Senor Holmès accompagné de dos amis del roi d'Espagna ? s'enquit le personnage d'une voix éraillée.

- Qui êtes-vous donc ? répondis-je, forçant ma voix.

- Jé suis Don Narcisso Monturiol, et ça est mon invento de sumarino, l'*Ictineo III* . Jé suis chargé par el roi d'escorter vous où vous lé désirez.

- Comment avez-vous connaissance des personnes qui sont à mon bord ? persistai-je, encore soupçonneux.

- El roi a reçu un message de vous, par Lisbonna.

- Nous vous souhaitons la bienvenue, Don Narcisso, m'écriai-je rassuré.

Narcisso et moi convînmes que mes compagnons demeureraient à bord de la Mary-Celeste étant donné que le sous-marin n'offrait qu'un maigre confort, en particulier à deux jeunes dames. Il circulerait dans les parages de notre route afin de détecter tout éventuel danger.

En quelques jours, alors que nous avions dépassé les Açores, le sous-marin refit surface près de la Mary-Celeste. Le temps s'était considérablement dégradé, la mer était haute et offrait peu de visibilité, mais Monturiol réussit à nous faire comprendre qu'une brigantine suivait notre route avec détermination et qu'il vaudrait mieux que Bianca et Luca embarquent à son bord.

- Si ce navire transporte vraiment nos poursuivants, déclara Luca, alors chaque personne qui reste sur la Mary-Celeste est exposée, car ils ne manqueront pas, par esprit de vengeance ou par intérêt, de se débarrasser de quiconque nous aura soutenu dans notre fuite.

- C'est juste, dit Richardson, pourquoi ne pas tous embarquer dans le navire sous-marin? Nous les laisserions courir après un bateau vide, ce qui nous donnerait encore plus de temps pour les distancer.

Monturiol confirma qu'il y avait suffisamment de cabines pour nous et pour l'équipage et entama une manœuvre pour aligner son vaisseau le long de notre coque. La tempête et les courants rendaient ce mouvement particulièrement difficile. Par deux fois, le sous-marin s'aligna contre le flanc de la brigantine, et à chaque tentative fut projeté violemment vers la proue, entaillant profondément les bois de la ligne de flottaison par ses aciers saillants.

Finalement, comprenant qu'aucun essai supplémentaire ne permettrait d'aligner le sous-marin, Richardson intima au vaisseau l'ordre de stopper et proposa de l'aborder en manœuvrant la chaloupe.

Une entreprise périlleuse, Watson. Plus d'une fois, l'embarcation fut recouverte par la vague, mais avec obstination, nous parvînmes à rejoindre le pont de fer. L'enfant d'abord, puis Bianca furent hissés par l'écoutille circulaire. Puis ce fut au tour de Luca de l'enjamber. Alors qu'il se retournait pour me tendre la main, une vague déferlante frappa le navire. Il roula sur la chaloupe qui se brisa.

Je fus étourdi par un coup sur la tête et perdis conscience de ce qui suivit. On m'apprit plus tard comment Luca m'ayant agrippé par le bras me tira jusqu'à bord. Monturiol fit plusieurs cercles pour tenter de repêcher l'équipage mais ce fut en vain. Richardson et ses hommes n'avaient pu lutter contre le choc du monstre de fer, ni résister aux vagues puissantes. Ils avaient sacrifié leurs vies pour nous.

C'est alors que l'ombre de la brigantine ennemie s'imposa à travers la bruine cinglante et Monturiol se résolut à donner l'ordre de plonger.

- Quel est le nom de ce bateau que vous nous avez signalé ?

- C'est le *Dei Gratias*, me répondit l'inventeur.

Pendant les journées qui suivirent, je me familiarise avec l'ancre du merveilleux engin et profitai des fières explications techniques de son capitaine qui regorgeait de bonne volonté à mon égard.

Il y avait dix ans qu'il travaillait sur ce projet. Il avait commencé par un tout petit bateau de bois propulsé par un système de pédales. Puis il avait construit une plus grande coque pour contenir un moteur à vapeur, mais ce système ne fonctionnait qu'en eaux calmes ou à l'intérieur d'un port et le ministre de la Marine ne fut guère intéressé. Enfin au bout de plusieurs années, il parvenait à mettre à flot cet orgueilleux navire.

Comme je le félicitai de son succès, il m'interrompit tristement :

- Hélas, vous avez pu remarquer que *L'Ictineo* prend l'eau depuis cette dernière tempête où il heurta deux fois la brigantine. Beaucoup d'eau se trouve déjà dans notre cale et il me tarde d'atteindre la côte espagnole. Mais rassurez-vous, ajouta-t-il nous ne craignons rien d'ici là. *L'Ictineo* ne pourra plus jamais naviguer et la Marine va de nouveau ricaner sur mes efforts. Je pense que celui-ci sera mon dernier sous-marin.

- Ne vous découragez pas. Si vous arrêtez, quelqu'un d'autre reprendra vos travaux, les

perfectionnera et finira par aboutir.

C'est bien d'ailleurs ce qui arriva, mon cher Watson, conclut triomphalement Sherlock Holmes.

Quelques années plus tard, un certain Isaac Peral, compatriote de Monturiol, construisit un sous-marin accompli qui fut depuis copié par les services secrets de nombreux autres pays. Vous savez quelle part importante les sous-marins occupent maintenant dans l'industrie navale.

Monturiol tint sa promesse et nous débarqua secrètement et en toute sécurité dans un petit port aux alentours de Cadix. De là, en nous servant de lettres de crédit que le roi lui avait confiées, Monturiol affréta une frégate rapide pour conduire Luca, Bianca et l'enfant vers Gênes pendant que je gagnai Madrid pour informer le roi Amadeo de la conclusion de notre périple.

Après m'avoir profondément remercié pour ma discrétion il m'informa de son intention d'abdiquer et de rentrer en Italie d'ici un ou deux mois en comptant bien assister au futur mariage de son cousin Luca.

C'est à Madrid que j'appris également comment la Mary-Celeste fut arraisonnée par l'équipage du Dei Gratias et remorquée jusqu'à Gibraltar. Nos poursuivants tireraient bien un petit profit de cet exploit facile. Ce qui m'inquiétait davantage fut que le Capitaine Winchester à qui j'avais remis mon message pour le roi au départ de New-York, fut appelé à témoigner devant le tribunal maritime de Gibraltar. Je savais qu'il ferait son possible pour tenir sa langue sur notre transaction, mais redoutait que les juges ne parviennent à lui tirer insidieusement quelque information suspecte.

Je traversai le sud de l'Espagne et m'approchai discrètement de la Cour de Gibraltar. Je parvins à dénicher le capitaine Wintcester et me fit reconnaître. C'est ainsi qu'il m'informa que la mort de Briggs et de sa femme n'avait pas été remarquée et qu'après l'incendie de leur maison, on soutenait là-bas qu'ils s'étaient bien embarqués sur la Mary-Celeste comme prévu. Bien qu'il m'assurât qu'il confirmerait cette version des faits et ne dirait rien d'autre, je jugeai bon de l'avertir naïvement que la Cour risquait de l'inculper de complicité dans le meurtre de l'équipage de la Mary-Celeste. Effrayé il n'attendit pas le procès et mit le cap sur les Etats-Unis négligeant tout autre participation dans cette affaire.

Le Dei Gratias fit route vers Gênes au grand embarras de la Cour et des avocats. Les bandits républicains supposaient que s'ils avaient survécu, Bianca et Luca rejoindraient certainement ce port. Ils étaient toujours aussi déterminés à avoir leur revanche. Ils ne s'étaient évidemment pas trompés mais Luca et les carabinieri italiens les attendaient cette fois lorsqu'ils débarquèrent.

Les canailles payèrent le prix de leurs méfaits et le Dei Gratias fut renvoyé à Gibraltar avec l'équipage corrompu. Les juges anglais gardaient de sérieux doutes sur la *bona fides* des "sauveteurs", mais rien ne put être prouvé et le mystère de la Mary-Celeste persista.

Ah ! un point que j'allais oublier, Watson, il y avait bien un chat à bord. C'est dans les bras de Miss Sophia Briggs qu'il trouva son chemin vers le salut. La demoiselle, adoptée par Bianca et Luca d'Este, est maintenant la Duchesse de \_\_\_\_\_.

**JEAN-PAUL CABOT**

**Cercle Littéraire de l'Escarboucle Bleue  
Toulouse - France**



Mise en page pour le  
**Cercle Littéraire de l'Escarboucle Bleue**